

L'automne n'est pas rouge, il est gris...

Voyage dans la France du refus

Sont-ils à contresens de l'histoire, ces Français qui se rebiffent ? Ont-ils perdu d'avance ? Entre cheminots et étudiants, il n'y a pas convergence des luttes, mais le même sentiment d'être floués, victimes d'une arnaque

Ce qu'ils ont apprécié, ces étudiants en lutte, ce sont les RG ! Exactement : les flics des Renseignements généraux, les espions du pouvoir, détestés de mémoire de militant ! Mais à Tarbes, Hautes-Pyrénées, quasiment des grands frères. *«Ils sont venus nous voir quand on s'est mis en grève, raconte Thomas, porte-parole étudiant, tchatteur, charismatique, ravi de sa provoc... On les informe de nos actions pour que tout se passe bien. Quand on a pensé à bloquer des péages, Us nous ont prévenus que la société d'autoroutes risquait de porter plainte...»* Lors d'une manif de rue, d'autres policiers ont empêché un automobiliste de s'en prendre aux minots. *«Ce sont eux, notre service d'ordre»,* blague Thomas.

Stop. Rien que pour ça, les pros de la contestation doivent hurler. Merci les flics, quand, ailleurs, on crie à la violence policière et à la répression ? Naïveté, compromissions et bisounourseries ! Et puis Tarbes, c'est où, ça pèse quoi ? Mais justement. Tarbes, ça compte, et peut-être plus que les facs emblématiques où prospèrent slogans et radicalité. Si les Tarbais aussi partent en dissidence, alors la France n'est vraiment pas apaisée !

Qu'on en juge. Un institut universitaire de technologie, qui se met en grève, sans rien demander à personne. Pas des étudiants promis au chômage dans une fac poubelle aux locaux tagués, mais des jeunes sélectionnés, dans un IUT pimpant, aux diplômes qualifiants. Aucun militant LCR parmi eux, aucun SUD, pas d'anarchistes. Juste des jeunes, qui ont pioché la réforme et prorogent leur grève à bulletins secrets, rassemblant en AG jusqu'à 500 étudiants - près de la moitié des effectifs de l'IUT - sans persécuter les non-grévistes. Ils n'envoient pas de représentants en coordination nationale - *«bloquer les voies de chemin de fer, ce n'est pas notre truc»*. Ils défilent chez eux. Seuls, et alors ? *«Les journalistes n'ont pas l'air de piger. Et Jean Glavany, le député PS, qui devait nous aider, on l'attend toujours ! Ca ne change rien. On n'est pas d'accord, on le dit.»*

▼ PUBLICITÉ ▼

Ils se racontent dans un café. Ils ont entre 18 et 22 ans. Ils ont voté Bayrou ou Ségolène, sans illusions. Yohann se voit parisien, plus tard, dans une école de cinéma. Léo est venu de l'Aude, *«pour étudier dans ma région»*, avec le sérieux de ses 18 ans. Line compte ses sous à l'avance, résignée à s'endetter pour faire une école de commerce. *«Ma soeur en est déjà à deux prêts étudiants.»* Thomas le tchatteur - également danseur de tecktonik, à la grande joie de ses fidèles aurait pu être footballeur, il a fait sports-études, déjà un réfractaire : un footeux à SaintGaudens, au pays du rugby ! Après son bac S, le demi défensif a renoncé à une école d'ingénieurs dont il ne pouvait pas payer les § frais d'inscription. Puis s'est laissé égarer par des conseillers d'orientation, *«magnifiquement incompétents»*. A perdu deux ans. On ne va pas s'inquiéter. Thomas ira quelque part. Des potes ont créé une boîte d'infographie. Ils l'embaucheront à la fin de l'année s'il ne poursuit pas en licence professionnelle. On verra.

Et la loi Pécresse ? *«On ne veut pas l'abroger. Elle a été votée. Elle contient de bonnes choses. Mais...»* Il faut résumer d'une phrase : mais elle ne sent pas l'égalité. *«Les patrons dans les focs, on n'a rien contre, on connaît déjà. Mais il faut contrôler leur pouvoir. Le prestige ou la rentabilité risquent de plus les motiver que les cours qu'on nous dispense.»* L'idée de se voir proposer des boulots de services dans les facs - le modèle américain ! - les inquiète. *«On doit nous donner les moyens d'étudier à plein temps, dit Léo. Et puis, ces emplois, des gens les occupent aujourd'hui. Les étudiants ne sont pas là pour permettre aux facs de réduire leur masse salariale.»* Mais vous avez besoin d'argent, leur rétorque-t-on ? Sec : *«Je ne me vois pas piquer le boulot d'une documentaliste pour payer mes études.»*

▼ PUBLICITÉ ▼

Voilà bien la France, ce pays épris d'égalité. Des fils du peuple qui refusent de piétiner les autres pour s'en sortir. N'en parlons pas au gouvernement, ça fragiliserait son plan com ! Mieux vaut montrer la lèpre gauchiste, exhiber les déjantés qui empêchent les

gentils d'étudier... Ca, c'est du classique ! Du clivant ! Taper les enragés, leur envoyer les gardes mobiles, comme à Nanterre, la semaine dernière, c'est facile. *«Allez les Bleus»*, chantaient les étudiants en droit, tandis que les forces de l'ordre dégageaient l'amphi de la chienlit gauchiste qui conspuait les *«chiens de Sarkozy»*... Mais si ce sont des p'tits gars qui se rebiffent, plus seulement des gauchistes animaliers, comment fait-on ?

Voilà la seule question qui vaille. Qui donc s'est levé, en cet automne incertain ? Des extrémistes manipulateurs et des corporatistes manipulés ? Ou des Français assiégés, pleins de méfiance envers les fifres sarkozyens ? Si tous les p'tits gars du monde se donnent la main, la réforme sera-t-elle encore possible ? Tarbes est une réponse. Il y en a d'autres. La France qui combat est éclatée. Cheminots, étudiants, fonctionnaires se sont croisés mardi 20 novembre, mais ils ne se rencontrent pas. Ils ne parlent pas de la même chose. *«Parfois, je parle comme un vieux stal, s'amuse Basile Pot, cheminot à Paris-Est, syndiqué à SUD, dirigeant de la LCR et ami de Besancenot. Mais je vois bien que des zinzins veulent profiter de nous, se froter aux cheminots ! Ca ne vaut pas pour tous les étudiants : contre le CPE, on avait de vrais échanges. Mais cette fois-ci, les gamins qui ont voulu bloquer les gares m'ont échaudé...»*

Le week-end dernier, à Tours, la coordination étudiante nationale s'est réunie dans des locaux désaffectés de l'université. Le communiqué final, forcément, a proclamé la solidarité avec les cheminots en lutte. Lesquels cheminots étaient effectivement en lutte, à 5 kilomètres à vol d'oiseau, au dépôt de Saint-Pierre-des-Corps. Trop loin pour que les étudiants y aillent voir. Personne ne s'est dérangé. Les gamins auraient été déçus du manque de flamboyance de ces pères de famille qui veulent juste ne pas se faire assassiner socialement. Et les cheminots auraient-ils entendu la passion estudiantine ? Le samedi, Michel, un jeune conducteur de trains, est allé observer ses contemporains des facs. *«Tout le monde se fait attaquer en ce moment, on est dans le même bateau»*, expliquait-il. Mais sur place, l'ambiance de la «coord» l'a laissé perplexe. Trop d'enjeux opaques, de positionnements, de brouhaha codé. Michel est reparti mal à l'aise. Il a 26 ans, un air doux, et sa jubilation militante se teinte parfois de mélancolie. Son boulot a déglingué sa vie privée. *«Mes copines ne résistent pas aux voyages, aux nuits en dehors.»* Il a de vrais problèmes, dont on ne parle pas enfac...

Ainsi va la «convergence des luttes» : une belle idée, largement théorique au coeur des combats. *«On doit être extrêmement responsables, dit Olivier Giraud, délégué CGT à Saint-Pierre-des-Corps. Nous nous battons pour nos droits, nos pensions et notre statut. Nous n'allons pas nous faire scotcher une image de grévistes politiques, qui veulent prendre h revanche de h présidentielle ! On peut gagner, mais on est sur un fil. On ne peut pas jouer avec ça.»* Olivier, 46 ans, a une fille, lycéenne, bientôt en fac. Le mouvement étudiant n'est pas son truc non plus. Mais pas pour les mêmes raisons que papa. *«Elle pense que la concurrence a du bon. Elle est moderne...»* Ta fille est de droite ? Il sourit. Ca change vite, les modes...

Voilà le problème de tous les réfractaires. Sont-ils à contresens de l'histoire ? Dans les facs, les militants anti-Pécresse sont minoritaires. Tous le savent. Les durs s'en arrangent. *«Il faut bien briser le consensus autour de Sarkozy»*, affirme François, étudiant en philo à Rennes, militant à SUD et libertaire. François veut construire l'union anti-Sarko. Il tente de se faire entendre chez les cheminots. Il a lu Alain Badiou, ce philosophe auteur d'un bréviaire de résistance contre Sarkozy et ses «chiens» (*voir encadré*). Résister, même minot ? C'est encore meilleur, mais c'est plus dur ! Le temps est passé de la lutte contre le CPE. Moins couverts par l'opinion publique, des étudiants découvrent que l'Etat s'est raidi. *«Ils ont bastonné un ami sous mes yeux, alors que j'étais cachée dans un garage, raconte Louise, étudiante en lettres à Rennes. Ils nous ont chargés alors que notre cortège reculait. Je me suis sentie comme une juive traquée en 1943.»*

Louise la lettrée connaît les limites de son analogie. Mais son émotion - la marque d'une génération gentille, même dans ses franges radicales - témoigne du désarroi de l'isolement.

Cet isolement taraude aussi les cheminots. En 1995, ils avaient sauvé leurs retraites, étonnés de se découvrir si forts et soutenus. Mais la France punissait Chirac d'avoir gale je pour se faire élire. Cette fois-ci, Sarkozy n'a rien promis, sinon ce qu'il fait. *«Il a été élu contre nos retraites»*, rappellent les réalistes dans les AG. On ne théorise plus la «grève par procuration». *«Si on tient, le gouvernement n'osera pas faire passer les autres retraites à 41 annuités»*, dit-on, par habitude. Mais la symbolique des 40 annuités pour tous est trop forte. Ce combat-là est perdu. Raison de plus pour ne rien céder matériellement.

Il faut se débarrasser des mythes pour comprendre cette histoire en cours. Admettre que chacun fait comme il peut, pour ne pas se laisser égorger. Pour les cheminots, ne pas perdre 200, 300 euros au moment de la retraite. Ne pas se retrouver coincé au moment où il faudra payer les études des enfants. Ne pas être privé des rêves qu'on a faits, en entrant à la SNCF. *«J'ai*

des horaires décalés, je roule de nuit, je ne passe pas Noël chez moi, dit Laurent, 33 ans. Mais après 50 ans, je pourrai partir en retraite, consacrer mon temps à de l'associatif à encadrer des jeunes afoot.» Envolé, ce rêve ? «En Allemagne, ils bossent jusqu'à 67 ans, rage un conducteur, venu à l'AG avec sa fille, interdite de la tristesse paternelle. On envoie des vieillards conduire les trains ! J'ai d'autres projets avant de mourir !» On entend des hommes jeunes parler en assiégés. «On ne veut plus des cheminots. Notre statut, notre histoire sont de trop.» Tous se sentent floués. On leur vante le Grenelle de l'environnement, et son corollaire ferroviaire, mais on ferme le poste d'aiguillage de Saint-Pierre - «et on propose aux cheminots de se reconvertir comme chauffeurs de bus, dans une filiale». Alors, à côté de l'inconséquence des grands, leurs avantages leur paraissent peu de chose. Ils ont une bonne retraite. Meilleure que la famille et les copains. Mais ce sont eux, les méchants ? Et, sur les piquets de grève, Juju, le pêcheur du Guilvinec qui a insulté Sarkozy le trop payé, de vient un vengeur coluchien...

Voilà la seule convergence : non pas des luttes, mais du sentiment d'arnaque. L'automne n'est pas rouge, il est gris. Là, cheminots et étudiants se rejoignent. «Continuons comme ça, et les classes moyennes ne pourront plus envoyer leurs enfants en fac», jure la brune Tiphaine, étudiante en droit à Tours. Dans son amphi de juristes, tout le monde se moque du mouvement, sauf elle, qui n'est pas «fille de notaire», qui vient de se payer son premier ordinateur, ayant galère pour ramasser les 500 euros nécessaires «avant, j'étais complètement isolée, on n'existe pas sans informatique» - qui suit des cours «passionnants» mais au milieu de gens qu'elle déteste. Des héritiers qui ne risquent rien, dont les rêves nantis ne seront jamais troublés par une augmentation des droits d'inscription. «Mon petit frère, je ne sais pas s'il pourra aller en fac...»

Face à cette peur, Valérie Péresse ne peut pas raisonner. Un pouvoir de droite, moderne et plein d'allant, peut affronter et isoler une régression gauchisante. Mais face à la pesanteur sociale, à la méfiance blessée, l'énergie est impuissante. Le mouvement étudiant, par certaines franges, est bordéliquement régressif, parodiant les rites de la contre-culture, jouant des saynettes des années 1970... Mais s'il n'était que cela, il s'effondrerait. Cette identité est un leurre. Dès qu'on gratte les apparences, on trouve autre chose. Clément par exemple. Un enragé s'il en est, puisqu'il est bolcho, c'est marqué sur l'étiquette : militant à Lutte ouvrière quand ce n'est plus à la mode, à 22 ans seulement ! Il représente Lyon-II, campus de Bron, loin des chics quais du centre-ville. A la coordination étudiante, il a galvanisé la salle racontant la mise à sac de locaux étudiants par une administration vengeresse... Un héros de la révolution ! Ou un jeune homme à vif. «J'ai grandi dans des cités, près de Grenoble, à Lyon, dans des quartiers où j'ai vu de vraies solidarités et des choses terribles. Gamin, on a brûlé mon école. J'ai rencontré les gens de LO après les émeutes de banlieue, en 2005. C'étaient les seuls à ne pas être complaisants envers les violences, à ne pas trouver amusant ou révolutionnaire qu'on brûle les voitures de mes voisins...» Et c'est ainsi qu'un môme de cité entre chez Ariette : par décence. Drôle de trotskiste, qui veut juste vivre. Clément, qui étudie l'histoire, sera dans le tourisme. Il va finir ses études entre l'Angleterre et l'Espagne. Le tourisme, pas la guerre sociale.

A Tarbes, Charline, 19 ans, complice de Thomas dans la révolte de l'IUT, construit méticuleusement des vies cloisonnées. Bonne étudiante le jour, en technique de gestion. Mais le soir, «je suis Charline la clubbeuse», qui écume les boîtes de nuit, branchée sur tous les DJ du coin, experte en boîtes à rythme et en coulisses, prête à devenir bookeuse, agent des DJs, rêvant de monter à Paris, «faire carrière dans le monde de la nuit». En avril dernier, cette jeune fille d'aujourd'hui a hésité jusqu'au dernier moment à voter Sarkozy. «Lui voulait faire bouger les choses, et Ségolène n'était pas mûre.» Finalement, elle a voté à gauche, sans appétence pour Royal, «parce que je voyais les patrons derrière Sarko», parce qu'elle avait déjà écume les rues lors du CPE, parce que la fêtarde, au fond, n'aime pas les nantis. Elle a démarré au quart de tour quand l'IUT a bougé, organisant les futurs commerciaux, furieuse des injustices qu'elle redoute. Quand elle manifeste dans les rues de Tarbes, elle tremble de croiser sa soeur, élue municipale et amie du maire UMP... Sarko t'es foutu, même les clubbeuses sont dans la rue ? Pas encore. Mais une clubbeuse qui se révolte, Sire, c'est déjà une révolution !

Le rejet absolu du sarkozisme

Nicolas Sarkozy est-il «l'homme aux rats», ou bien... ? Dans la crise sociale, le président focalise des détestations inédites. Dénoncé comme «pétainiste soft» par le philosophe Alain Badiou, maître à penser du radicalisme contemporain (1), il a également été pris à partie par un pêcheur lors de sa visite au Guilvinec, il y a deux semaines. La scène a été amplement diffusée sur internet (1) : Nicolas Sarkozy avance sur le port. Des lazzis fusent, qui font référence à l'augmentation de son traitement : «140% ! Ordure !» Et puis, distinctement : «Enculé !» Nicolas Sarkozy lève la tête, défie l'insulteur, qui ne se démonte pas : «Si je descends, je vais te mettre un coup de boule !» Fin de l'épisode, mais début d'une légende. Car «Juju», l'insulteur anonyme, est devenu un Robin des Bois des mécontents, un héros des piquets de grève, l'homme qui a résumé l'exaspération des victimes du moment : sommées de renoncer à leurs avantages acquis quand le pouvoir se fait des cadeaux ! Badiou, lui, n'a pas de public populaire. Mais son livre, développé d'une conférence donnée à l'Ecole normale supérieure, est un succès de librairie : il théorise un rejet absolu du président, représenté comme la droite absolue, et dont les partisans sont des «rats» ! Le «Tout sauf Sarkozy» ne s'est

pas dissout avec le pouvoir. Il est, au contraire, exacerbé comme jamais !

(1)«*De quoi Sarkozy est-il le nom ?*», Editions Lignes.

Claude Askolovitch
Le Nouvel Observateur